

E. Faux / T. Legrand / G. Perez

LA MAIN DROITE DE DIEU

Enquête sur François Mitterrand et l'extrême droite

« Je vois bien le cheminement de vos questions. Vous instruisez mon procès. Je serais dans un tribunal, on ne me poserait pas de questions différentes. Mais c'est votre droit, vous êtes libres !

– Monsieur le président, nous souhaiterions que vous nous aidiez à lever quelques ambiguïtés concernant votre passé. Acceptez notre démarche comme celle de trois journalistes de trente ans qui se sont assigné un devoir de mémoire... Il s'agit d'essayer de comprendre et d'éclairer par votre parcours certains de vos choix. »

Pourquoi François Mitterrand a-t-il favorisé la percée du Front national ? Pourquoi a-t-il tenu à faire déposer, chaque année, une gerbe sur la tombe de Pétain ? Pourquoi a-t-il pardonné aux généraux putschistes d'Algérie ? Pourquoi a-t-il conservé d'anciennes amitiés vichyssoises ? Les réponses à ces questions, il faut les chercher en fouillant un demi-siècle d'histoire occultée, en explorant les relations entretenues depuis sa jeunesse par François Mitterrand avec des personnages marqués à l'extrême droite.

Un an d'enquête, près de cent cinquante entretiens, l'étude de documents oubliés, parfois inédits, ont permis de mettre au jour des faits irréfutables. Derrière l'amnistie des généraux, le jeu ambigu avec Le Pen et les couronnes pour le Maréchal, on retrouve toujours « la main droite de Dieu ».

Emmanuel Faux, 30 ans, est journaliste à Europe 1.

Thomas Legrand, 31 ans, est journaliste à RTL.

Gilles Perez, 27 ans, est journaliste à Radio-France Internationale.

La maturation et la rédaction de ce livre sont le fruit d'un travail collectif. L'enquête a été menée principalement par Gilles Perez.

Les trois auteurs ont publié, en 1991, *Plumes de l'ombre*, une première enquête, sur les « nègres » des hommes politiques.



Photo D.J. Andersen / Gamma © Seuil



E. Faux / T. Legrand / G. Perez LA MAIN DROITE DE DIEU

Emmanuel Faux, Thomas Legrand, Gilles Perez

LA MAIN DROITE DE DIEU

Enquête sur François Mitterrand et l'extrême droite



2. Amitiés de jeunesse

L'histoire officielle veut que François Mitterrand, jusqu'à la guerre, soit resté étranger aux débats passionnés qui agitaient sa génération. Les seuls engouements avoués du jeune Charentais sont littéraires. Au 104, rue de Vaugirard, chez les pères maristes où il réside, ses meilleurs amis s'appellent, entre autres, Pierre de Bénouville, qu'il a connu au collège Saint-Paul d'Angoulême, Claude Roy et André Bettencourt. Soixante ans après son arrivée à Paris, François Mitterrand ne retouche rien au portrait du jeune étudiant qu'il était : « A cette époque, j'étais plutôt un spectateur¹. »

Entre un père admirateur du colonel de La Rocque², président régional de la Fédération nationale catholique³, et une mère fascinée par le général Boulanger et le patriote Paul Déroulède⁴, François Mitterrand a grandi dans un milieu traditionaliste, où l'Église et les valeurs d'ordre et d'autorité sont reines. Il n'est pas dépaysé lorsqu'il pose ses valises

1. Entretien avec les auteurs, 24 mars 1994.

2. Le colonel de La Rocque était le chef de la ligue des Croix-de-Feu, dont les troupes furent particulièrement actives le 6 février 1934.

3. Dirigée par le général de Castelnau, royaliste convaincu, la Fédération nationale catholique a été créée en 1924 pour s'opposer aux velléités laïques du cartel des gauches.

4. Yvonne Lorrain, catholique fervente, n'hésitera pas à faire un voyage à San Sebastian, en Espagne, pour rencontrer le créateur de la Ligue des patriotes, exilé pour complot contre la République. Lire à ce propos le récit savoureux de Charles Moulin dans son *Mitterrand intime*, Paris, Albin Michel, 1981.

au « 104 », où un fort courant Action française imprègne les jeunes esprits. La plupart de ses camarades n'y échappent pas : Claude Roy et Pierre Guillain de Bénouville sont des militants actifs, le premier chez les jeunes de l'Action française, puis au journal *Combat*, le deuxième au sein de la 17^e section des Camelots du roi⁵. Ensemble, avec François Mitterrand, ils écoutent les conférences du cardinal Baudrillard, le recteur de l'université catholique de Paris. Quelques années plus tard, en 1942, ce dernier s'écriera à propos de la légion antibolchevique qui porte l'uniforme allemand : « Comme prêtre et comme Français, j'oserai dire que ces légionnaires se rangent parmi les meilleurs fils de France. Placée à la pointe du combat décisif, notre Légion est l'illustration agissante de la France du Moyen Age, de notre France des cathédrales ressuscitées. Ses soldats contribuent à préparer la grande renaissance française⁶. » Pierre de Bénouville se souvient avec nostalgie de cette époque : « Le "104", c'était la vigilance du cœur, un véritable plaisir de roi. Le cardinal, personnage affable mais ferme, venait souvent nous voir. Il exerçait un très fort magistère moral sur nous. Ah ! la Providence a voulu que nous connaissions des hommes exceptionnels⁷. »

En réalité, la vie estudiantine de François Mitterrand n'est pas qu'une école intellectuelle. Au début de février 1935, le Quartier latin est en pleine ébullition, les facultés sont fermées, des piquets de grève installés. Une large manifestation rassemble les étudiants de médecine et de droit sur un seul mot d'ordre : « La France aux Français ! » Ce mouvement de pro-

5. C'est de cette fameuse 17^e section des Camelots du roi que viendront les cadres les plus réputés du Comité secret d'action révolutionnaire, le CSAR, appelé par dérision « la Cagoule ».

6. Jean Galtier-Boissière, *Mon journal pendant l'Occupation*, Paris, La Jeune Parque, 1944, p. 119.

7. Entretien avec les auteurs, 7 juin 1994.

testation vise l'exercice de la médecine en France par des étudiants étrangers. On entend conspuer les « métèques ». *L'Écho de Paris*, journal très catholique des milieux de la finance, et *Le Figaro* publient, le 2 février, deux photos sur lesquelles on peut reconnaître aisément le jeune François Mitterrand au centre d'un groupe de manifestants. La légende de *L'Écho de Paris* est explicite : « Les étudiants français contre l'envahissement des étrangers, une manifestation dispersée par la police. » Des proches du président affirment que ce cliché a été pris lors d'une démonstration de rue des disciples de l'agitateur loufoque Ferdinand Lop. Pourtant, François Mitterrand lui-même relatera ses exploits dans une lettre à l'aumônier du collège Saint-Paul d'Angoulême⁸, qui en rendra compte le mois suivant dans le journal de l'établissement : « François Mitterrand nous conte sa vie interne d'étudiant parisien, il passe avec virtuosité du politique à l'économique et du social au religieux. Il a assisté – pas seulement en spectateur – aux incidents de la faculté, et sa famille ne fut pas peu étonnée de reconnaître sur un grand journal, au premier rang des étudiants chahuteurs... la figure de l'ami François⁹. » Le fidèle Pierre de Bénouville lui-même confirme : « Oui, avec François et d'autres amis, nous avons manifesté ce jour-là. Nous y étions très sensibles. A l'époque, on ne pouvait admettre et laisser faire que des étrangers aient accès à des professions nobles. Ce sujet a entraîné chez nous des réactions très vives. On a vécu sur cette affaire dans une espèce d'alerte permanente¹⁰. » C'est certainement là le premier acte politique identifiable de François Mitterrand.

Autre incident, en 1936 : Gaston Jèze, chargé de droit administratif, se fait violemment chahuter par les étudiants d'Action

8. Les deux hommes entretiennent une relation épistolaire suivie.

9. Journal *Notre école*, mars 1935, p. 237.

10. Entretien avec les auteurs, 7 juin 1994.

française pour avoir publiquement condamné l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie mussolinienne. Le professeur, qui soutient le Négus¹¹ en visite à la Société des nations, se voit empêché par les plus militants de ses élèves de tenir son cours. Pierre Guillain de Bénouville et d'autres proches le confirment, François Mitterrand est au nombre de ces opposants à Jèze : « Bien sûr qu'il était contre ! Et moi, pensez donc, je faisais partie de la 17^e section des Camelots ! » Georges Beauchamp¹² dément cette version et affirme l'avoir vu se battre aux côtés des jeunes socialistes pour prendre la défense du professeur. Rien n'indique pourtant que François Mitterrand se soit, à l'époque, mêlé à ces milieux de gauche. Au contraire.

Dans la même période, les étudiants de l'Action française organisent régulièrement des conférences à leur siège parisien, 33, rue Saint-André-des-Arts. Parce qu'il représente le théoricien le plus charismatique de la pensée monarchiste, Charles Maurras en est tout naturellement l'un des intervenants habituels. François Mitterrand fréquente volontiers les lieux. Pierre Guillain de Bénouville, à qui l'on demande si, pour ces réunions, il jouait les parrains auprès de son ami, répond sans détour : « Je n'avais pas besoin de le prendre par la main pour l'amener rue Saint-André-des-Arts, il y venait tout seul¹³. » Les deux responsables clandestins des étudiants de l'Action française¹⁴ s'appellent alors Gabriel et Claude Jeantet.

Pour ces jeunes gens, la guerre à venir sonnera comme un moment de vérité. Pour beaucoup, ce sera aussi l'heure des hésitations.

11. Empereur d'Éthiopie de 1930 à 1974.

12. Ami fidèle de François Mitterrand depuis la guerre, vice-président du Conseil économique et social depuis le 9 octobre 1984.

13. Entretien avec les auteurs, 23 février 1994.

14. Le gouvernement de Léon Blum a officiellement dissous l'organisation étudiante de l'Action française quelques mois plus tôt, en même temps que les autres ligues.

De 1940 à 1941, Pierre Guillain de Bénouville, comme d'autres, tâtonne. Après la débâcle, l'ami cher à François Mitterrand se retrouve à Nice où il occupe la fonction de rédacteur en chef dans une publication hebdomadaire. Dans *Le Sacrifice du matin*¹⁵, qui évoque son activité au début de la guerre, Pierre Guillain de Bénouville se garde cependant de préciser le nom du journal qui l'emploie. Il s'agit de *L'Alerte*, « l'hebdomadaire de la rénovation française », dont le slogan est en soi tout un programme : « Avec Pétain ou contre la France. » Les actes de censure y sont monnaie courante, même s'ils prennent le plus souvent la forme de consignes comme celles-ci : « Il est interdit de publier la photo du Maréchal, chef de l'État, qui ne porte pas la mention "vu par le secrétaire général de la présidence" ou encore "la nouvelle 'le Maréchal a reçu une délégation des Halles de Paris' doit être commentée et placée en haut de la page et à droite sur deux colonnes". » Ainsi, Pierre Guillain de Bénouville se conforme-t-il sans réserve aux thèses pétainistes et propage-t-il l'antisémitisme d'État. Dans un éditorial où le financier de l'hebdomadaire, Léon Garibaldi, est évoqué, *L'Alerte* publie notamment : « Léon Garibaldi a été l'un des plus clairvoyants précurseurs de la vérité trop tard proclamée. En allant à la guerre pour les Serbes et pour la Pologne, nous allions en fait nous battre contre l'adversaire de la juiverie internationale. » « L'heure de la justice est venue, peut-on lire dans un autre éditorial, signé par Bénouville. Enfin, vous êtes véritablement représentés par des organismes purs. Aujourd'hui, la Légion française des combattants, demain le Rassemblement de tous les Français. Les coupables vont être jugés. La vie reprend. Avec tous, le Maréchal veut reconstruire. Donnez-vous avec foi et

15. Paris, Robert Laffont, 1947.

confiance¹⁶. » Un autre encore est titré : « La mort pour les traîtres est un châtement bien faible » et il continue par : « Maintenant est venue l'heure de la justice. Elle sera celle du châtement [de ceux qui ont mené la France à la défaite]. Nous savons que les juges commis par notre chef exigeront tous les comptes et n'épargneront rien [...] mais est-il un jour où nous puissions ne pas nous répéter que la peine ne sera jamais assez lourde ? [...] Il faut être sans pitié comme sans rage. Il faut se souvenir et frapper¹⁷. »

Après un bref passage à Vichy, Pierre Guillain de Bénouville rompt avec la logique pétainiste, refusant de voir la France se plier aux règles collaborationnistes. Finie, l'aventure de la Révolution nationale. Le sentiment patriotique reprend le dessus. Arrivé clandestinement à Alger, à la fin de 1941, à bord d'un navire placé sous les ordres du colonel Raoul Salan, puis arrêté, Bénouville demande à son vieux camarade Pierre Ordioni de lui venir en aide. Ce dernier se souvient encore du caractère bouillonnant de son hôte : « A peine arrivé à la maison, il ouvre les volets et crie d'une fenêtre qui donne sur la place : "Vive le roi !" ¹⁸. » Le choix de la France libre ne fait alors plus aucun doute. Preuve de son gaullisme indéfectible, Pierre Guillain de Bénouville reçoit sa distinction de compagnon de la Libération des mains mêmes du Général, lors d'une cérémonie organisée sur la place de la Concorde. Son engagement politique à droite après la guerre et ses différents mandats ne l'éloigneront pas de François Mitterrand. En 1981, le général de Bénouville, administrateur de la société Marcel Dassault-Bréguet Aviation, pousse la porte de son ancien condisciple devenu président de la République et le dissuade de réaliser la nationalisation à 100 % ¹⁹

16. Le 8 octobre 1940.

17. Éditorial signé par Pierre Guillain de Bénouville, 15 octobre 1940.

18. Entretien avec les auteurs, 19 octobre 1993.

19. La participation de l'État dans le groupe sera limitée à 51 %.

du groupe Dassault, sans doute l'une des promesses économiques les plus symboliques de la gauche victorieuse. Mieux, le député RPR n'hésitera pas, à plusieurs reprises, à faire dissidence au sein de son groupe pour voler au secours de la courte majorité socialiste au Palais-Bourbon ²⁰.

Par l'hebdomadaire *L'Alerte* passe aussi Claude Roy. Autre compagnon de François Mitterrand au « 104 », il a, au cours des années 30, joué un rôle actif dans la rédaction du journal monarchiste *L'Étudiant français* ²¹. On retrouve pêle-mêle dans cette publication : Gabriel Jeantet, Jacques Laurent, Jean de Fabrègues, Robert Brasillach et Raoul Girardet. A l'approche de la guerre, il participe à la création d'un courant monarchiste dissident de l'Action française. « Ce groupe s'exprimait dans une petite revue mensuelle intitulée *Combat*, puis dans un hebdomadaire éphémère, *L'Insurgé* ²². » L'historien Jean-Louis Loubet del Bayle révèle que « François Mitterrand fut, dans les années 37-39, un actif propagandiste de *Combat* au Quartier latin ²³ », ce que confirme Pierre de Bénouville : « Il diffusait la revue *Combat* dans l'enceinte du "104", François n'a jamais été un tiède ²⁴ ! » Quant à l'hebdomadaire *L'Insurgé*, il était financé par Jacques Lemaigre-Dubreuil, patron des huiles Lesieur et cagoulard notoire ²⁵. Claude Roy y signe un article consacré à José Antonio Primo

20. Pierre Guillain de Bénouville refuse notamment de s'associer à plusieurs motions de censure contre le gouvernement de Michel Rocard après 1988.

21. Claude Roy a quitté le lycée d'Angoulême et s'est installé à Paris en 1935.

22. Extrait de *Moi, je*, essai autobiographique de Claude Roy, Paris, Gallimard, 1969.

23. Voir Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les Non-Conformistes des années 30*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, p. 75.

24. Entretien avec les auteurs, 7 juin 1994.

25. Numéro de matricule : 170/A. AS, cité par Christian Bernadac, *Les Carnets secrets de la Cagoule*, Paris, France-Empire, 1977.

de Rivera, fondateur des Phalanges espagnoles et inspirateur des futures thèses pétainistes de la Révolution nationale. Jean-Pierre Maxence, Thierry Maulnier et Robert Brasillach sont au cœur de cette nouvelle mouvance. D'après Paul Serant, auteur de *Dissidents de l'Action française*²⁶, « Claude Roy se liera particulièrement avec Brasillach dont il apparaît plus proche, par ses goûts et par ses dons, que d'aucun autre écrivain de la même famille politique ».

Au début de la guerre, Claude Roy se cherche. Par commodité, il multiplie ses contributions au journal *L'Action française*, à la radio nationale, et signe à deux reprises dans le journal collaborationniste *Je suis partout*²⁷. Illustration de son désarroi et de la complexité du moment, il témoigne avoir eu « des amis d'Action française beaucoup plus anti-allemands que certains socialistes qui collaboraient à la pseudo-charte du travail de Vichy²⁸ ». C'est par la littérature et la poésie que l'écrivain trouvera son chemin : la découverte d'Aragon et d'Elsa Triolet, pour un article destiné à *L'Action française*, l'arrachera à son monarchisme vagabond et le convertira au communisme.

Dans les jeunes années de François Mitterrand, le 104, rue de Vaugirard est bel et bien l'adresse des amitiés singulières. Futur gendre d'Eugène Schueller²⁹, André Bettencourt fait

26. Paris, Copernic, 1978.

27. Lucien Rebatet, rédacteur de *Je suis partout* et du *Cri du peuple* de Doriot, mentionne particulièrement son nom dans *Les Décombres*, ouvrage autobiographique et analyse de la politique française, paru en 1942, et dans *Les Mémoires d'un fasciste*, édités chez Jean-Jacques Pauvert en 1976.

28. *Les Dissidents de l'Action française*, op. cit.

29. Le petit parfumeur fondateur de L'Oréal est aussi le financier de la Cagoule et à l'origine de la création du Mouvement social français, en 1942.

partie du premier cercle avec François Dalle, Jacques Benet, Jacques Marot...

Avant de rejoindre le Rassemblement national des prisonniers de guerre³⁰ et François Mitterrand, Bettencourt publie quelques articles dans le journal *La Terre française* en 1941. Parmi ses écrits les plus violents, les plus antimaçonniques, les plus laudateurs de la Révolution nationale, publiés sous le titre générique « La jeunesse de France³¹ », l'un est intitulé « Nous dénoncerons... », il commence par ces mots : « [Un] préfet vient de nommer maire dans le chef-lieu du département un franc-maçon notoire. [...] Mais, dit-on, c'est un camarade du préfet [...]. Or ces gens sont les agents du pouvoir dont ils sabotent les ordonnances. [...] Allons-nous les laisser faire ? Que nous soyons préfet, [...] ou simple citoyen, devons-nous par camaraderie ou par veulerie [...] être les complices directs des criminels ? Les hommes ont-ils un devoir de vérité à remplir ? Le Maréchal a mis dans la jeunesse une bonne part de son espérance. [...] Allons-nous lâcher le Maréchal au moment de l'effort quand il faut savoir s'afficher, quitte à se faire des ennemis ? Qu'importe, en vérité ! Les ennemis possibles sont d'abord de la France. Les jeunes doivent être dans chaque village les agents du Maréchal, je dirais volontiers la police de la Révolution. C'est peut-être une triste chose de demander cette tâche d'inquisition à la jeunesse, d'autres devraient s'en charger, ils ne s'en chargent pas [...] Quand il s'agit d'accuser pour le bien général, il n'y a plus de camaraderie qui tienne. Il y a le devoir : la dénonciation, non par lettre anonyme, non pour une basse vengeance personnelle mais franche, précise, avec des explications et des assertions claires, avec une signature. Une

30. Ce mouvement sera rebaptisé MNPGD (Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés) après l'unification des mouvements de prisonniers.

31. Chronique tenue par André Bettencourt dans *La Terre française*.

dénonciation dont on se porte garant, dont on accepte personnellement les conséquences, qui est basée sur des motifs sérieux. Cette tâche est ingrate mais elle a sa nécessité. Suppléons aux déficiences, ruinons un état d'esprit abominable et par trop répandu. Pour nous, pour le relèvement de la France, nous dénoncerons les vrais coupables. Ne pactisons pas avec le diable³² ! »

En 1947, pour ses activités au sein du RNPG, puis du MNPGD, André Bettencourt se verra remettre la rosette de la Résistance par le ministre des Anciens Combattants... François Mitterrand. Les deux hommes se retrouveront aussi à Cluny, en 1984, pour célébrer très officiellement le souvenir de la résistante martyre Bertie Albrecht.

32. *La Terre française*, n° 50, 11 octobre 1941, p. 10. Cet article a été quelquefois cité par des revues d'extrême droite. Toutes ont été victimes d'une photocopie où des passages entiers ont été tronqués. Après vérification, cet article comme d'autres est violemment antimaçonnique et laudateur du régime du maréchal Pétain.

3. Les années Vichy

Comme des centaines de milliers de Français après la débâcle, François Mitterrand connaît la captivité. Après deux tentatives avortées, il réussit à s'évader d'Allemagne et à passer en zone libre, en décembre 1941. L'épisode a été maintes fois raconté.

Pour l'ex-prisonnier, l'objectif premier est de retrouver une existence légale, c'est-à-dire du travail et des papiers. Après la dérobade du maire de Jarnac¹, qui refuse de lui procurer des pièces d'identité², François Mitterrand décide de se tourner vers Vichy, où il sait avoir des amis. Plusieurs bonnes volontés se manifestent pour l'aider : le commandant Le Corbeiller, proche de la famille, mais aussi Gabriel Jeantet, chargé de mission au cabinet du maréchal Pétain, cagoulard célèbre, matricule 367³, François Méténier, autre cagoulard connu, responsable des troupes de protection du Maréchal, Armand Petitjean, conseiller du ministre de l'Information Paul Marion, ou encore Jean de Fabrègues, ancien directeur du journal *Combat* et membre influent du commissariat géné-

1. Commune natale de François Mitterrand en Charente.

2. Voir Catherine Nay, *Le Noir et le Rouge ou l'histoire d'une ambition*, Paris, Grasset, 1984.

3. Ce numéro de matricule a été retrouvé dans la liste Corre, rassemblant une grande partie des cagoulards recensés sur la place de Paris. Cette liste a été publiée dans plusieurs ouvrages, notamment in Joseph Désert, *Toute la vérité sur l'histoire de la Cagoule*, Paris, Librairie des sciences et des arts, 1946.